Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 29

Artikel: L'éléphant laboureur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179401

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mais si, pour sa lunette, on veut prendre son verre,
On risque ainsi que moi de choisir..... *Isabeau !*

J. PETIT-SENN.

Un de nos bons paysans, Pierre ***, de Gollion, qui partait pour l'exposition avec sa femme par le train de plaisir, avait tellement entendu parler de l'excessive cherté des vivres à Paris, qu'il s'était sagement précautionné en remplissant de provisions un gros sac de toile mesurant au moins dix quarterons. Il y avait fourré un jambon, du fromage, des saucissons, du pain, du vin, etc., etc., assez de quoi vivre pendant huit jours et au-delà.

Durant le trajet, nos deux voyageurs surveillaient attentivement le sac. Cependant ils l'abandonnèrent un moment dans le wagon, à Tonnerre, où le train s'arrêta 15 minutes. Pierre et son épouse s'amusèrent à regarder les tables du buffet chargées d'oranges, de poulets froids, de pâtés, etc., sans s'apercevoir que les quinze minutes s'écoulaient. Tout-à-coup on crie : en wagon!... Distraits, ahuris, nos paysans changent de wagon et, ne pouvant monter en même temps, vu la précipitation des voyageurs à regagner leurs places, Pierre se trouve séparé de sa femme par trois banquettes. Non-seulement il était très contrarié de ce désagrément, mais on le vit au comble de l'inquiétude lorsqu'il s'aperçut que son sac lui manquait et qu'il s'était trompé de wagon. Son imagination se donnait largement carrière; tantôt elle lui montrait de gros voyageurs à l'estomac complaisant chercher les moyens de s'emparer de ses provisions; tantôt c'était une main indiscrète qui se glissait dans le sac, tantôt un saucisson qui disparaissait dans la profonde poche d'un paletot, et Pierre de se lever toutes les dix minutes pour crier à sa femme, qui était à l'autre extrémité du wagon : *Henriette, as-tou vu lo sa ?* L. M.

En 1829, les eaux du lac grossirent tellement qu'elles s'avancèrent jusqu'à l'hôtel de l'Ancre, dont elles baignaient les murs. Le maître de l'hôtel, frappé de ce phénomène, dont on n'avait pas encore eu d'exemple à Ouchy, traça au pied du mur une ligne noire avec cette inscription :

Hauteur des eaux en 1829.

Les enfants d'Ouchy, qui ne sont pas meilleurs qu'à Lausanne, s'amusaient sans cesse à gratter l'inscription, qui allait bientôt totalement disparaître. Le maître de l'hôtel les avait déjà chassés maintes fois sans résultat. Les mutins revenaient toujours détruire son ouvrage. Un beau jour, exaspéré en voyant une pareille désobéissance et n'écoutant que sa colère, il s'élance, armé d'un fouet, sur les gamins, frappe à droite et à gauche et les disperse. Puis, satisfait d'une juste vengeance, il monte chez lui et reparaît bientôt avec un long pinceau et du noir de fumée. Après avoir détruit les derniers vestiges de sa première inscription, il monte sur un tabouret et trace, six pieds plus haut, une ligne longue et forte avec ces mots :

Hauteur du lac en 1829 *!*

Ce travail achevé, le maître de l'hôtel recule de quelques pas, contemple l'inscription nouvelle et s'écrie avec orgueil :

Allez-y gratter, maintenant, tas de vauriens !

L. M.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante, trouvée samedi dernier près de la Grenette; elle est probablement tombée de la poche de quelque bon paysan. Nous supprimons la signature.

Bière, le 1er juin 1867.

Cher parens je vous écrit ces quelques lignes pour vous faire savoir de mes nouvelles celles qui sont assez bonne, j'us que apprésent. J'ai un peu tarder d'écrire par ce que j'ai été sinq jours à l'embulance mes aprésent je suit bien tout va bien jusque apprésent, la fani va bien mais au manége elle a bien peur quand on tire elle saute elle est venue un peu mainee contre les parois du manaige les premiers jours qu'on était a bière elle ne voulait rien de pain mes aprésent elle le mange bien, et il fait bien cher vivre à bière et lorsque il pleu c'est un pétrin inconcevable autour de ces casernes neuve par ce que rien n'est fini est toujours sale il faut se nétoier deux fois parjour nous n'avon pas été sur la plaine j'usque à hier que nous avons été faire le grand manaige quand on a voulu aller sur la plaine on à mi la celle mais au manaige couver on a toujours monté comme je suis partir de la maison avec la couverte. Il fait bien chervivre à bière.

L'éléphant laboureur.

Aujourd'hui les Anglais, dans l'Inde, attèlent l'éléphant à la charrue. De ce bel animal guerrier, ils ont fait un pacifique laboureur. On fabrique à Londres d'énormes et très fortes charrues dignes de ce robuste pachyderme. Le paquebot les apporte à travers la Méditerrannée, l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes. Chaque matin, à la pointe du jour, l'éléphant prend son ami le cornac par la ceinture, le place sur son dos et s'en va aux champs. On confie à deux valets de ferme le soin de tenir les deux manches de la charrue. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, l'éléphant marche, et en marchant il soulève derrière ses pas une bande de terre ou plutôt une longue colline; il trace de cette manière un sillon d'un mètre et demi de largeur sur un mètre de profondeur.

(*Année scientifique.*)

Le Diable des Alpes.

IV.

Durant le frugal souper que firent nos deux voyageurs, Tony observa que, pour cette fois, il comprenait pourquoi M. Ludwig montrait si peu d'appétit.

— Cette terrine à soupe où notre hôtesse a fait cuire son riz au lait n'a pas l'air de vous agréer pour assiette commune; on n'en a pas d'autre, monsieur, il faut bien vous résoudre à manger avec nous, avec ces trois enfants crasseux et ce torchon de cuisinière; moi j'ai du plaisir à puiser en commun comme font les soldats, et à imiter notre hôtesse qui ne fait pas de façons pour manger avec la servante.

— Attendez, monsieur, dit la vieille femme, cette cuillère